Les philosophes lisent Kafka

La question de la loi, du motif au concept

Léa Veinstein

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/1860>

DOI : 10.4000/cps.1860

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 9-15

ISBN : 978-2-354100-57-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Léa Veinstein, « Les philosophes lisent Kafka », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 33 | 2013, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 18 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/1860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.1860>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Les philosophes lisent Kafka. La question de la loi, du motif au concept

Léa Veinstein

En mai 2011 s'est tenue, à l'Université de Strasbourg, une journée d'études autour de Franz Kafka, intitulée « Les philosophes lisent Kafka. La question de la loi, du motif au concept ». Ce numéro constitue les « actes » de la journée, dans la mesure où il en reprend les principales interventions ; mais il est plus : les intervenants ont retravaillé leurs textes, souvent à tel point qu'ils en sont devenus nouveaux, et de nombreux articles se sont ajoutés *a posteriori*, qui viennent enrichir notre matière.

« Les philosophes lisent Kafka » : ce titre ouvre deux directions, que nous retrouvons dans les textes qui vont suivre. Tout d'abord, il s'agit de lire, de commenter, d'interroger et de mettre en perspective les différentes interprétations que certains philosophes ont consacrées à l'œuvre de Kafka, tout au long du XX^e siècle. Mais si j'ai choisi de conjuguer le verbe lire, c'est parce que ce numéro vise aussi à montrer que la philosophie a, *au présent*, quelque chose de spécifique à apporter à l'interprétation. Il s'agit de lire Kafka en philosophes, en prenant la liberté de proposer des interprétations neuves, de se détacher des interprétations existantes pour les remettre en question, les prolonger etc. Certains textes partent donc de lectures philosophiques existantes, qu'ils tentent d'interroger et d'analyser ; d'autres textes, eux, se présentent comme des tentatives d'interprétations plus personnelles, même s'ils portent toujours (c'est la ligne de force du numéro) une interrogation de type, ou d'inspiration *philosophique*.

Les lectures philosophiques de Kafka, au sein de la philosophie contemporaine, sont assez nombreuses, et pourtant rarement étudiées en tant que telles, sans doute parce qu'il s'agit de ce que l'on appelle

«la littérature tertiaire», celle qui constitue une interprétation d'interprétation, et qui serait donc assez éloignée de son objet (c'est-à-dire Kafka). L'idée qui sous-tend ce numéro est qu'il y a pourtant, dans ces textes, des éléments très importants, à la fois pour éclairer Kafka et pour comprendre certaines problématiques fortes des philosophes qui s'y sont penchés.

Ces lectures philosophiques de Kafka peuvent aujourd'hui se répartir en deux catégories, que l'on peut distinguer à partir de l'espace-temps philosophique dans lequel elles ont émergé, d'une part, et par les problématiques qu'elles privilégient dans leur interprétation, d'autre part. La première catégorie de lectures s'inscrit dans la philosophie de langue allemande des années 1930-1950 : elle émane de philosophes juifs allemands, qui se sont confrontés à l'œuvre de Kafka dès les premières publications de ses romans, et qui ont donné à leurs lectures une forte dimension à la fois historique et théologique. Ils tentent tous de penser à partir de Kafka la situation historique et existentielle du sujet, dont le rapport au monde se trouve métamorphosé par les contours de la modernité. Walter Benjamin, d'abord, lui a consacré deux essais : l'un en 1931¹, l'autre en 1934², et a fait de lui l'un des objets les plus discutés de sa correspondance jusqu'à sa mort³. Après lui, Hannah Arendt a publié deux articles sur Kafka, l'un en 1944⁴, l'autre en 1948⁵. Günther Anders a travaillé sur Kafka entre 1934 et 1951, date à laquelle paraît en Allemagne son livre : *Kafka, pro et contra*⁶. Adorno, enfin, a mûri

- 1 Walter BENJAMIN, «Franz Kafka. Lors de la découverte de la muraille de Chine», (1931), trad. Pierre RUSCH, in *Œuvres II*, Paris : Gallimard, «Folio», 2000.
- 2 W. BENJAMIN, «Franz Kafka. Pour le dixième anniversaire de sa mort», (1934), trad. Maurice de GANDILLAC, et Pierre RUSCH, in *Œuvres II, op. cit.*
- 3 Cf. W. BENJAMIN, *Correspondance II*, trad. Guy PETITDEMANGE, Paris : Aubier-Montaigne, 1979.
- 4 Hannah ARENDT, «Franz Kafka», (1944), trad. Sylvie COURTINE-DENAMY, in *La Tradition cachée, le Juif comme paria*, Paris : Christian Bourgois, 1987.
- 5 H. ARENDT, «Franz Kafka, l'homme de bonne volonté», (1948), trad. S. COURTINE-DENAMY, in *La Tradition cachée, op. cit.*
- 6 Günther ANDERS, *Kafka. Pour et contre*, trad. Henri PLARD, Strasbourg : Circé, 1991.

son interprétation de Kafka à partir de 1942, et publié en 1953 ses «Réflexions sur Kafka»⁷.

L'autre grande catégorie de lectures philosophiques de Kafka est bien postérieure: elle se situe dans la philosophie française des années 1970-1980. Ouverte par le livre de Gilles Deleuze et Félix Guattari⁸, elle a vu naître des textes de Jacques Derrida⁹, et de Jean-François Lyotard¹⁰. Beaucoup moins situés historiquement, ces essais articulent plutôt une dimension esthétique et politique dans leur interprétation. C'est ici la problématique de l'écriture et de la trace, dans son rapport à la loi et au désir, qui est privilégiée. Ces textes témoignent d'une richesse et d'une actualité philosophiques de la confrontation à l'œuvre de Kafka, dont ce numéro tâchera de constituer une nouvelle étape. Ce moment «français» des interprétations philosophiques de Kafka a vu naître également des textes moins directement philosophiques mais qui auront ici leur place, tant les enjeux qu'ils mettent au jour sont proches de ceux qui nous intéressent, et tant ils témoignent de la difficulté de tracer une frontière nette entre philosophie et littérature. Il s'agit de la lecture de Maurice Blanchot¹¹, qui, au début des années 1980, a prolongé la question ouverte par Deleuze et Guattari du lien kafkaïen entre écriture et vie. Il s'agit aussi de l'interprétation récente de Stéphane Mosès, qui initie une méthode singulière de lecture de Kafka dans *Exégèse d'une légende*¹², et qui affronte notamment la question d'une «philosophie de l'histoire» kafkaïenne.

Les articles qui vont suivre vont s'arrêter sur ces différentes lectures, et le numéro vise donc à tracer des lignes entre les différentes interprétations existantes: Danielle Cohen-Levinas revient sur l'interprétation de Benjamin, et sur son dialogue avec Scholem au sujet de la théologie

7 Theodor W. ADORNO, «Réflexions sur Kafka», (1953), trad. Geneviève et Rainer ROCHLITZ, in *Prismes. Critique de la culture et société*, Paris: Payot, 1986.

8 Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Franz Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris: Minuit, 1975.

9 Jacques DERRIDA, «Préjugés. Devant la loi», in *La Faculté de juger*, (coll.), Paris: Minuit, 1985.

10 Jean-François LYOTARD, «Prescription», in *Lectures d'enfance*, Paris: Galilée, 1991.

11 Maurice BLANCHOT, *De Kafka à Kafka*, Paris: Gallimard, 1981.

12 Stéphane MOSÈS, *Exégèse d'une légende. Lectures de Kafka*, Paris: l'Eclat, 2006.

kafkaïenne. Aurore Mréjen interroge la lecture arendtienne de Kafka, notamment à partir de la question de l'exclusion du monde. Je reviens sur la lecture d'Adorno, dans ses «Réflexions sur Kafka» et dans sa correspondance avec Benjamin, pour mettre au jour le concept de négatif kafkaïen. Pour ce qui est du «moment français», le texte d'Igor Krtolica reprend et interroge l'interprétation ouverte par Deleuze et Guattari, en montrant aussi les liens avec celle de Blanchot. Gérard Sfez, lui, pense Kafka à partir de la lecture de Jean-François Lyotard, et de sa discussion avec Jacques Derrida. Simon Brunfaut, enfin, démontre que Kafka a eu une place de choix dans l'œuvre de Michel Henry; ce qui constitue un signe supplémentaire de la forte présence de Kafka dans la philosophie la plus contemporaine – jusques et y compris dans la phénoménologie française.

Ces retours sur les interprétations existantes contiennent aussi, c'est évident, des moments d'interprétations personnelles de certains textes de Kafka. Gérard Sfez, par exemple, revient longuement sur *La Colonie pénitentiaire*; alors que je termine mon texte sur Adorno par un arrêt sur «Les Recherches d'un chien». C'est toutefois l'objet spécifique des autres articles, qui partent directement de textes de Kafka pour en tracer une interprétation, avec l'aide de concepts philosophiques: Patrick Werly interprète «Le Terrier», et revient ainsi à la question, soulevée par Arendt, de l'exclusion du monde. François Makowski, lisant lui aussi «Le Terrier» comme une plongée labyrinthique, reprend de nombreux autres textes et fragments de Kafka pour en extraire l'hypothèse d'une articulation ténue entre la question du lieu (*topos*) et celle de la loi (*nomos*), nous donnant à voir la position de Kafka, de ses personnages, et de ses lecteurs, comme celle du «hors-la-loi».

Coralie Camilli, partant elle aussi du mystère de la loi chez Kafka, livre une lecture singulière du *Procès*: se demandant si Joseph K. est «coupable», elle interroge le texte au prisme du judaïsme, utilisant des textes de la tradition autant que des interprétations modernes du roman. L'article de Marc Goldschmit croise également la difficile question du judaïsme de Kafka; il la pose à partir des thématiques de la faim et de l'écriture, à travers une plongée dans deux textes plus méconnus: «Première souffrance» et «Le Champion de jeûne». Deux articles, enfin, nous invitent à nous interroger sur les frontières entre philosophie et littérature, et sur les frontières qui traversent l'interprétation philosophique elle-même. Bernard Lahire fait ainsi

se croiser les thématiques de l'écriture et de la loi à l'intérieur d'une interprétation qui s'ouvre à la sociologie. Michel Surya, dans l'entretien qu'il a bien voulu m'accorder pour ce numéro, revient sur les différentes strates de sa lecture de Kafka, à la croisée des chemins, et nous donne à voir une interprétation en train de se faire, dans la force du présent – ce qui nous ramène bien, en dernière instance, au présent conjugué du titre : « les philosophes lisent Kafka ».

Quel centre, dès lors, quelle unité conceptuelle, pour ce numéro qui, à partir de Kafka, peut sembler prendre des directions philosophiques et méthodologiques assez différentes ? Notre point de repère sera la question de la loi, comme l'indique le sous-titre de ce numéro (« la question de la loi, du motif au concept »). Que la loi soit un motif kafkaïen, nul ne peut en douter : il est assez évident qu'elle est très présente chez Kafka, et pas seulement dans *Le Procès*. Elle l'est aussi dans *La Colonie pénitentiaire*, au sein de laquelle on inscrit sur le corps des condamnés la loi qu'ils ont enfreinte ; ou dans « Au sujet des lois », qui traite de façon quasi théorique de l'existence des lois, de leur connaissance et de leur interprétation. On retrouve cette thématique de la loi et de la justice de façon plus imagée dans des textes comme « Le Verdict », ou encore « Le nouvel avocat », etc.

Si j'ai choisi de centrer le numéro autour de ce concept, c'est aussi parce que sa transversalité nous permet d'aborder un grand nombre de questions soulevées par la lecture de Kafka. On retrouve, dans ces interprétations philosophiques de Kafka, le concept de loi à travers cinq dimensions différentes : la *loi juridique*, tout d'abord, c'est-à-dire la loi selon laquelle on peut être jugé, est évidemment omniprésente. La *loi historique* l'est également : de nombreux philosophes, notamment dans le corpus allemand, tentent de penser une philosophie de l'histoire kafkaïenne, ou une philosophie qui penserait la modernité à partir de Kafka. Il s'agit ici des lois « qui énoncent qu'un processus s'accomplit d'une certaine façon, ou que les choses sont disposées dans un certain ordre »¹³. Les *lois politiques*, aussi, c'est-à-dire les lois à partir desquelles un pouvoir peut juger, mais aussi dominer et opprimer, irriguent le corpus kafkaïen.

13 C'est ainsi que André Lalande définit les « lois historiques », in *Dictionnaire historique et critique de la philosophie*.

Mais Kafka reste en premier lieu écrivain : et une autre loi qui nous donnera ici à penser peut être définie comme *loi littéraire*, c'est-à-dire comme principe formel et narratif de l'œuvre. Chacun des textes qui suivent affrontent à leur façon cette question, évidemment cardinale, de l'écriture kafkaïenne : de son style, de sa narrativité.

Danielle Cohen-Levinas interroge cette loi narrative au prisme d'une autre loi : *la loi religieuse*. Car Kafka, enfin, est un écrivain juif – il n'eut de cesse, à partir des années 1910, de se nourrir de tradition juive et de littérature yiddish. Sa pensée de la loi en est profondément issue. Cette dimension juive du concept de loi irrigue bien des textes de ce numéro. Ce fut déjà le cas lors de la journée d'études, qui prévoyait pourtant de n'y consacrer que deux interventions. L'une des surprises de la journée fut donc de s'apercevoir que la question du judaïsme était dans toutes les interventions, à l'esprit de tous les participants, qui ont dialogué, entre eux et avec le public, majoritairement sur ces questions. Sans doute cela correspond-il à une ligne de force kafkaïenne, mais aussi à une ligne de force des interprétations philosophiques de Kafka, qui, pour ce qui est du corpus allemand, abordent ce champ théologique de façon systématique.

Cette omniprésence de la loi chez Kafka, qui l'est en bien des significations, laisse à penser qu'il ne s'agit pas seulement d'un motif (strictement littéraire), mais que nous sommes déjà dans le champ du concept. Dans les traductions françaises de «Devant la loi», d'ailleurs, l'on met souvent une majuscule au mot «Loi» – ce qui est sans doute une façon de marquer cette entrée dans le champ conceptuel. C'est une des raisons pour lesquelles, de fait, *les philosophes lisent Kafka* : ils y sont sans cesse appelés par les textes même, comme les articles qui vont suivre en témoignent. C'est donc dans cette familiarité entre les textes de Kafka et leurs interprétations philosophiques que s'est formé ce numéro, et qu'il faut, je crois, le lire. Mais c'est aussi sous le signe de la prudence que nous avons tous travaillé. La lecture de Kafka n'a laissé aucun des philosophes dont nous allons parler indemnes : toutes les correspondances, la plupart des préfaces attestent de cette grande difficulté. Benjamin dit à Scholem que son travail sur Kafka «lui coûte énormément», qu'il va «devoir y passer plus de temps» (que sur les autres écrivains)¹⁴. Anders, lui, dit qu'il

14 «Je m'essaie actuellement à une recension du volume de Kafka qui me coûte énormément. J'ai lu ces temps-ci presque toute son œuvre, partie

a écrit sur Kafka « par nécessité », parce que sa situation d'alors (il était émigré en France, sans patrie ni papiers), « le lui imposait »¹⁵.

Si la lecture philosophique est difficile, c'est parce qu'il s'agit toujours possiblement d'*appliquer* des concepts à des textes littéraires, de confondre les deux, d'injecter de la philosophie, de l'abstraction, et des thèses là où l'énigme vient précisément du fait qu'il n'y en a pas. Adorno, dans ses « Réflexions sur Kafka », formule ce problème à partir du concept de symbole :

« Si le concept de symbole – par ailleurs assez suspect – a quelque pertinence en esthétique, elle se limite au fait que les différents éléments de l'œuvre d'art renvoient au-delà d'eux-mêmes par la force de leur cohérence : que leur totalité débouche immédiatement sur un sens. Rien n'est plus inadéquat à Kafka [...] C'est un art de la parabole dont la clé a été dérobée ; et si l'on cherchait la clé dans cette absence même, on se laisserait encore induire en erreur, en prenant la thèse abstraite énoncée par l'œuvre de Kafka, celle de l'obscurité de l'existence, pour son contenu philosophique »¹⁶.

Attention au symbole, cela signifie : attention aux équations et aux traductions ; cela nous enjoint d'accepter de mener une interprétation patiente, éventuellement morcelée voire contradictoire. Cela nous enjoint de ne pas résoudre la difficulté inhérente à l'énigme parabolique avec la philosophie comme outil, ou comme moyen, mais de les confronter – prudemment. C'est ce que chacun des textes qui suivent ont tenté de faire.

pour la seconde fois, partie pour la première. Je t'envie pour les magiciens de Jérusalem ; voilà un point qui mériterait qu'on les consulte », Lettre de Benjamin à Scholem, juillet 1931, in W. BENJAMIN, *Correspondance II*, *op. cit.*, p. 97.

15 « Tant notre situation d'alors était kafkaïenne ! Et l'on pourrait penser qu'au fond, le difficile, pour nous et nos pareils, était de *ne pas écrire* sur Kafka », G. ANDERS, *Kafka, pour et contre*, *op. cit.*, p. 10.

16 T.W. ADORNO, *Prismes*, *op. cit.*, p. 312-313.